

# L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année. — No. 3

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 2 Juin 1866.

## ABONNEMENT.

Ville, trois mois. . . . . 45 sous  
Campagne . . . . . 30 sous  
Chaque numéro . . . . . 4 sous

## L'ELECTEUR.

Paraît le Vendredi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIÉTAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 45.

## FEUILLETON DE "L'ELECTEUR"

2 JUIN 1866.

### UN BEAU BRIN DE FILLE.

(Suite et fin.)

Basile, le beau garde-moine, regarda le soir même ses confidées et n'eut pas le courage de chercher à la consoler. Tous les deux, assis sur la mousse de la clairière, renouvelèrent à la face du ciel leurs serments d'amour éternel. Il y a des dandys au village comme à la ville, à Veldez comme à Paris, dans les moulins comme dans les salons; Basile était de ceux-là. Une blouse à ses coquetteries de même qu'un habit noir; et des sabots de bois blanc donnaient à Basile une grace nonchalante, qu'il n'eût pas sans doute obtenue d'une paire de souliers vernis.

Comment Jeanne s'était laissé prendre d'abord à cette statue enfarinée, nous n'avons pas la prétention de l'expliquer; c'est par cette même raison inconnue qui fait que les femmes les plus fortes s'éprennent des hommes les plus niais. Toutefois est-il qu'elle ne lui avait donné rien que son cœur; mais ce rien était encore trop. Basile commençait à s'effrayer sérieusement de l'amour qu'il avait allumé par imprudence, éclair chez lui, incendie chez elle; et, dans sa lâche pensée, il cherchait, déjà les moyens de s'y soustraire. Jeanne, au contraire, nourrissait d'audacieux projets; et quand elle releva son pâle visage au-dessus de l'épaule de son amant, celui-ci vit briller à travers ses larmes d'un regard étrange qui le remplait d'effroi malgré lui.

Depuis cette entrevue, Jeanne sembla résignée à son sort. Le vieux Talon pour suivre avec activité les informations nécessaires à la célébration du mariage.

La veille de la cérémonie nuptiale, il était parti de grand matin pour la ville, laissant sa fille seule à la maison. Il faisait beau temps, le soleil était à son midi.

Jeanne, le front songeur, le pied posé sur un escabeau, fourbissait avec soin une vieille carabine, lorsqu'un coup de marteau retentit à la porte de l'auberge. C'était Pierre Lachaux.

Il ôta respectueusement son feutre gris, s'informa du père Talon, et, en attendant son retour alla s'asseoir auprès de la fenêtre, en bourrant sa pipe.

Jeanne n'avait pas quitté sa carabine. C'était un tableau d'une simplicité à donner froid à l'âme.

Au dehors il y avait un ciel pur, de grands frémissements d'arbres, de l'herbe haute et mouillée.

Pierre regardait tout cela, et regardait aussi sa fiancée à travers le nuage de tabac dont il s'environnait.

Jeanne eut un mouvement d'impatience à la vue de cette tranquillité si parfaite.

Elle suspendit son travail, et après l'avoir fixé longtemps d'un air singulier:

— Est-ce que vous avez toujours envie de m'épouser? lui demanda-t-elle.

— Demandez-moi si j'ai toujours l'envie de vivre, répondit Pierre. — Je n'ai jamais aimé que trois personnes au monde: ma mère, la France et vous.

— Mais moi, je vous ai dit que je ne vous aime pas, fit-elle avec amertume.

— Cela viendra.

Jeanne tressaillit et se mit à marcher dans la chambre. Au deuxième tour, elle s'arrêta, et vint de nouveau se poser devant Pierre Lachaux, qui fumait toujours.

— Écoutez-moi, lui dit-elle d'une voix brève, et réfléchissez bien à ce que je vais vous dire. Sur mon honneur, je vous l'affirme, si vous m'épousez... je vous tue!

— C'est bien, fit-il avec calme; je vous épouserai.

En ce moment le braconnier Talon rentra.

Jeanne retourna lentement à sa place, appuya son pied sur l'escabeau, et se reprit à fourbir la carabine.

Une semaine environ s'était écoulée depuis les noces de Jeanne Talon et de Pierre Lachaux.

La jeune femme dévorait ses larmes en silence, souvent elle restait des heures entières penchée sur l'appui de sa croisée, l'œil fixe, les lèvres pâles, sa pensée

montant et descendant, tour à tour dans l'abîme de sa douleur.

Dans ces instants, Pierre avait la discrétion de s'éloigner sans souffler un mot, une plainte.

Un vendredi, il la prévint qu'il avait besoin de se rendre au village de Chauny, en n'annonçant son retour que pour le soir. Jeanne lui répondit par un signe de tête; et le sergent sortit en étouffant un soupir.

Ce jour-là, le père Talon et sa fille braconnèrent de compagnie; c'était la première fois depuis trois semaines que cela leur arrivait, et le bonhomme ne se sentait pas d'aise. Comme à l'époque de son enfance, Jeanne avait retroussé sa robe au tour de sa jupe, et les sentiers les plus rudes n'étaient que gazon à son pied nerveux; une animation extraordinaire enflammait sa figure, jamais son coup d'œil n'avait été plus heureux; jamais ses balles n'avaient porté si juste. Gendarme courrait devant eux, et manifestait son allégresse par ses bonds.

Le temps passe vite en chassant, et il ne fallut rien moins que le coucher du soleil pour venir mettre un terme à cette ardeur guerroyante.

Au carrefour d'un bois, le père et la fille se séparèrent pour suivre chacun un chemin opposé. Jeanne rentra au domicile conjugal.

Elle marchait dans un sentier élevé en saillie au bord de la route et masqué par un rideau de chênes. Les ombres de la douleur descendaient dans son cœur avec les ombres de la nuit. Son sang battait plus vite dans ses artères, chauffé par les violents exercices de la journée. De temps en temps elle se retournait pour regarder aux alentours, et elle respirait péniblement.

Tout à coup elle s'arrêta.

Un homme passait sur la route en chantant un refrain de garnison.

Jeanne sera convulsivement sa carabine, cette carabine que vous savez, et elle s'agenouilla entre deux arbres.

C'est un assassinat, lui murmura sa conscience; c'est un serment, lui répliqua son orgueil.

Un nuage sanglant descendit sur ses yeux, et un coup de feu se fit entendre.

Pierre Lachaux tomba sans pousser un cri.

— Touché dit-il, je sais ce que c'est.

Jeanne demeura quelque temps étourdie sous le poids du crime qu'elle venait de commettre, mais, s'attachant à son épouvante, elle jeta aussitôt son arme dans les broussailles et s'enfuit comme une folle.